

— Dans mon pays, les hommes, les hommes... »

La main de Mire s'étendit et toucha Baptiste à la hauteur du gousset. Il sortit sa montre :

« Dix heures et quart, chère amie. Vous disiez que dans votre pays les hommes...

— Les hommes, les hommes... Ah ! quelles brutes ! quelle brute ! »

Ici les sanglots apparurent comme un raz de marée et le beau visage s'enfouit dans un désordre de doigts et de cheveux, tandis que le corps secoué se cassait sur la coiffeuse. Il y eut un peignoir qui tomba. Il y eut la plus belle femme du monde toute nue, et qui faisait semblant d'avoir honte. Il y eut en elle l'angoisse de l'inconnu (car elle ne pouvait voir l'homme). Il y eut un temps très long, comme le Purgatoire. Il y eut Baptiste qui s'assit, croisa les jambes et fit observer :

« Remarquez, chère Madame, que je ne vous ai pas touchée. »

Mire se redressa furieuse, sans une parole, et d'une main tremblante, chercha autour d'elle le vêtement échappé.

« Oh ! dit Baptiste, si vous avez trop chaud vous pouvez rester ainsi. Vous ne me gênez pas. Vous avez la gorge très bien faite. »

La colère de la femme humiliée était si grande qu'elle flotta autour d'elle comme des ronds de fumée. Il fallut bien crier :

« Idiot, idiot, ah ! si j'avais du vitriol ou mon parapluie ! »

A portée de sa main traînait la poudre de riz. La boîte se balança, mais l'homme qui ne redoutait que d'être sali saisit le poignet de la femme. Le projectile sauta, fit la roue, et s'écrasa comme une rose sur le tapis. Mire cria encore parce que Baptiste lui faisait mal :

« Idiot, lâche, idiot.

— A genoux, demande pardon à genoux, demande pardon au soleil.